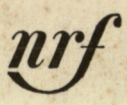
ALEXANDRE DUMAS

LE PAPE DEVANT LES ÉVANGILES,

L'HISTOIRE ET LA RAISON HUMAINE

Préface par A. Craig Bell



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage de Dumas n'a jamais été publié en France. La seule édition en est, à ma connaissance, celle de l'éditeur italien Androsio, imprimée à Naples en 1861.

L'histoire du manuscrit rivalise en mystère et en rebondissements avec les romans mêmes de Dumas. Perdu durant une période de soixante années, il fut découvert en 1921 et devait être réédité en Italie; mais Mussolini et le Pape résolurent leurs différends et, conformément au concordat, le Vatican interdit la publication de l'ouvrage et confisqua le manuscrit, qui doit encore à ce jour se dessécher en un recoin des archives italiennes.

Le dernier mot ne devait cependant pas rester à Mussolini ni au Pape. Ayant appris l'existence d'un autre exemplaire de cet ouvrage, je finis par le dénicher, et l'amabilité du propriétaire me permit d'en faire tirer un microfilm.

Il faut, pour le comprendre pleinement, une certaine connaissance des rapports de Dumas avec l'Italie et de l'histoire de ce pays.

Contrairement à l'Angleterre et à la France, l'Italie moderne n'apparut que tardivement sur

Extrait de la publication

la scène de l'Europe. Quand, en 1860, Garibaldi atteignit brusquement à la renommée internationale comme « le bâtisseur de l'Italie », celle-ci n'était pas encore une nation, mais seulement un rassemblement de petits Etats gouvernés par des roitelets ou des principicules. L'histoire de l'Italie de 470 à son unification et son émancipation de 1870, c'est-à-dire durant une période de 1 400 ans, n'est qu'une succession sanglante d'ambitions sans frein, de despotisme, d'intrigues, de bigoterie, de débauche, de meurtres, de perfidie et de corruption. Depuis l'époque d'Othon, la couronne de l'Empire romain était tenue pour un accessoire de la royauté germanique ; et, en fait, jusqu'au moment où Garibaldi la libéra, l'Italie fut le terrain de jeux et le champ de bataille des empires d'Occident. Pour aider à la réalisation de leurs ambitions de conquête des autres Etats, papes, ducs, princes, régents, Guelfes et Gibelins, indifférents au massacre d'Italiens, achetaient toute puissance étrangère et toutes légions mercenaires qui voulaient bien se laisser acheter.

La papauté était au centre de cette toile d'intrigues. Le pouvoir spirituel qu'elle prétendait avoir hérité de saint Pierre se transforma graduellement en pouvoir temporel. Aux XI*e et* XII*e siècles, sous des papes tels que Léon XI, Grégoire VII et Innocent III, elle devint la plus grande oligarchie du monde chrétien, octroyant des territoires aux rois, contraignant les empereurs à faire pénitence, excommuniant les princes, exigeant des contributions de toutes les nations de la chrétienté. Les différents princes*

Extrait de la publication

temporels de l'Europe, jaloux de leurs droits et irrités de cette étouffante mainmise sur leurs affaires intérieures, commencèrent à contester ses droits à l'intervention. Frictions et querelles s'ensuivirent, concrétisées en Angleterre par le conflit entre l'Eglise et l'Etat sous les règnes d'Henri II et de Jean, qui devait mener sous Henri VIII à la sécession complète d'avec l'Eglise de Rome.

Mais, en 1278, cette rivalité grandissante entre l'Empereur et le Pape, entre l'Etat et l'Eglise, prit temporairement fin avec la reconnaissance formelle par Rodolphe de Habsbourg de la souveraineté temporelle du Pape.

Cependant, bien que cette reconnaissance laissât la papauté toute-puissante à Rome et dans la Campanie, l'Emilie, la Romagne et la Marche d'Ancône, la lutte d'extermination pour le pouvoir se poursuivit. Au XVe siècle, l'Italie se divisait en cinq principautés: le royaume de Naples, le duché de Milan, les républiques de Florence et de Venise, et la Papauté. Cette époque vit la chute des Borgia et des Médicis, l'invasion turque, le Grand Schisme et la captivité de Babylone, tous événements trop connus pour que nous les rapportions ici.

Le XVIe siècle fut l'apogée de l'histoire désastreuse de l'Italie. La guerre régnait entre les forces françaises et papales. La rivalité entre François Ier et Charles Quint remplit le pays de batailles entre armées étrangères. En 1527, Rome fut mise à sac. La paix de Cateau-Cambrésis (1559) laissa Philippe II maître incontesté

Extrait de la publication

de l'Italie, à l'exception de la Toscane et du Piémont.

Mais, quel que fût le parti, l'Etat, le pays ou l'empire qui s'élevait ou retombait, la papauté se ménageait toujours une tractation avantageuse avec le vainqueur, acquérant ainsi une puissance de plus en plus grande, que vint encore renforcer, en 1540, la fondation de l'ordre des Jésuites et l'Inquisition.

Dès cette époque et jusqu'au XIXe *siècle, le pays fut partagé entre les puissances étrangères qui le gouvernaient, déchiré et démembré au gré de la réussite ou de l'échec de leur politique.*

La Révolution française et la venue au pouvoir de Napoléon amenèrent une nouvelle période de luttes. En 1805, Napoléon se fit couronner roi d'Italie, Rome fut rendue à la papauté et, trois ans plus tard, Naples donnée à Murat.

La chute de Napoléon et le Congrès de Vienne (1815) redistribuèrent le puzzle, pour le plus grand avantage de l'Autriche, qui prit possession de Venise, de la Lombardie, de Modène et de la Toscane. Naples et la Sicile furent rendues aux Bourbons, et la papauté récupéra ses Etats antérieurs.

La période de despotisme absolu et d'oppression cléricale rigide qui suivit contraignit à la clandestinité les sociétés de carbonari. Emeutes et rébellions surgirent, qui furent étouffées avec une impitoyable férocité. Le grand nom de Mazzini comme chef de la Jeune Italie eut un temps d'éclat, mais, après l'échec de l'invasion de la Savoie en 1833, les espoirs des républicains ne demeurèrent plus qu'à l'état de rêve.

Extrait de la publication

Puis, en 1846, accéda à la papauté celui qui devait faire l'objet de l'anathème de Dumas, Pie IX. Celui-ci perçut clairement que, si la papauté désirait survivre et si l'on voulait éviter que l'Italie fût le théâtre d'une guerre civile qui pourrait bien se terminer par une victoire républicaine, il fallait agir et de toute urgence. Il institua donc quelques réformes libérales et, suivant son exemple, les différents gouvernants, qui sentaient bien l'atmosphère révolutionnaire, accordèrent des constitutions, à l'exception de l'Autriche et de Ferdinand II de Naples ; mais les réformes furent arrachées à ce dernier en 1848, année de révolutions et tournant de la lutte en Italie. Janvier vit un massacre dans les rues de Milan par les Autrichiens, février la proclamation de la IIe République en France, mars la déclaration de guerre de Charles-Albert à l'Autriche, mai un massacre à Naples, août le bombardement de Messine.

Ce fut alors que « le cœur du Pape lui manqua », selon l'euphémisme d'un historien, ou, en termes plus nets, qu'il se rangea aux côtés de la réaction. Après avoir laissé ses troupes se porter au secours de la Sardaigne, il refusa ce consentement quand elles furent contraintes de se rendre ; ce double jeu et d'autres semblables aliénèrent ceux qui n'étaient déjà que tièdes, tandis que les républicains le dénonçaient comme traître à la cause italienne. En novembre, son ministre, le comte Rossi, fut assassiné et Pie s'enfuit à Gaète.

Les événements allèrent bon train. Les Autrichiens regagnèrent les territoires perdus, sous

Extrait de la publication

la conduite de Radetsky ; Charles-Albert mourut, et son fils Victor-Emmanuel lui succéda.

Ce fut alors qu'apparut au premier plan Garibaldi, figure principale avec Cavour de la lutte de l'Italie pour son indépendance. Après son combat épique pour la cause de Montevideo contre le tyran Rosas, il revint en Italie et proposa ses services à Pie IX, qui se lançait parfois dans des réformes éphémères, mais il n'en reçut aucun encouragement. Il s'offrit alors à aider Charles-Albert de Sardaigne dans sa guerre contre l'Autriche, mais il se vit opposer une fin de non-recevoir. Quand Pie s'enfuit à Gaète en 1849, Garibaldi décida de lier sa fortune à celle du gouvernement révolutionnaire de Rome. Mais, bien qu'il eût défait les Napolitains à Palestrina, les Français qui, sous le commandement d'Oudinot, avaient reçu de puissants renforts, enlevèrent la ville après un siège d'un mois. Garibaldi, arrêté sur l'ordre du gouvernement sarde, fut contraint de quitter le pays.

Alors, nécrophores sur un cadavre, revinrent furtivement tous les petits souverains, et pour finir, en 1850, les armes françaises imposèrent la papauté à une population rétive.

Le gouvernement éclairé de Victor-Emmanuel apporta de grands progrès à la Sardaigne. En 1852, il prit pour premier ministre Cavour, fait qui devait avoir des résultats incalculables pour l'avenir de l'Italie, car, comme on l'a souvent dit, si Garibaldi fut le bras, Cavour fut le cerveau de la lutte italienne.

Mais la scène se passe maintenant en France. Là, Louis-Napoléon, en réalisation des éton-

nantes prédictions faites vingt-six ans auparavant par Dumas[1], *avait été élu président de la nouvelle république en décembre 1848. Les années suivantes justifièrent les craintes émises par de nombreux Français à l'Assemblée quant à la sincérité de son républicanisme. Il ne montra que trop clairement la main quand, l'année suivante, de concert avec l'Autriche et le roi de Naples, il aida à l'écrasement du mouvement républicain à Rome. A l'imitation du 18 Brumaire de son oncle, il se rendit maître de la France grâce au coup d'Etat du 2 décembre 1851, par lequel, après avoir muselé toute opposition et étouffé toutes les institutions démocratiques, il s'érigea en Napoléon III.*

Ainsi débuta la dictature, qui devait durer vingt ans, du « Napoléon le Petit » d'Hugo. Une période de prospérité matérielle combinée à une politique étrangère heureuse lui permit non seulement de maintenir sa position équivoque, mais même de la consolider. Le problème posé par l'Italie était, pour Napoléon III, fort complexe. Il était d'origine italienne ; il avait, durant son exil, combattu pour la cause italienne ; il était désireux d'aider Cavour et il n'aurait pas été fâché de voir humilier l'Autriche, vieille rivale de la France. Mais, d'esprit irrésolu et conservateur au fond, il n'était pas sans craindre le patriotisme inébranlable de celui-ci et ne savait pas trop jusqu'à quel point il mènerait l'Italie sur le chemin de la révolution. Après beaucoup d'indécision, il rencontra secrè-

1. Voir *En Suisse* (5 volumes, 1833-37).

Extrait de la publication

tement Cavour à Plombières en juillet 1858. Là, le diplomate italien l'entraîna à force de persuasion dans une alliance par laquelle il s'engageait à l'aider à chasser les Autrichiens d'Italie.

Napoléon n'omit pas, bien sûr, de réclamer la cession de Nice et de la Savoie.

Il ne manquait plus alors qu'un prétexte pour la guerre agencée d'avance, car l'Empereur avait bien stipulé à Cavour qu'une excuse diplomatique devrait être fournie. Ce prétexte, l'Autriche l'offrit à point nommé au mois d'avril de l'année suivante en présentant à la Sardaigne l'ultimatum d'avoir à désarmer ou faire face à l'invasion. Soutenu par la bienveillance de la plupart des autres nations européennes, Napoléon déclara officiellement la guerre à l'Autriche. Les victoires de Montebello, de Palestro, de Magenta et de Solferino vinrent en succession rapide. Mais au moment même où l'Autriche semblait sur le point d'être entièrement chassée d'Italie, l'esprit tortueux de l'Empereur l'induisit à désirer la paix. Il commençait, en effet, à percevoir que son rêve d'une fédération italienne sous l'égide de la France s'évanouissait rapidement. La froide réalité dictait qu'une nouvelle puissance révolutionnaire se levait, qui tendait à faire de l'Italie une puissance militaire et politique indépendante — à moins d'action immédiate. Et les autres puissances européennes observaient le prestige grandissant de la France avec une jalouse inquiétude — en particulier la Prusse, la Russie et l'Allemagne. Il décida donc de mettre fin à la guerre qu'il avait commencée

Extrait de la publication

et signa la paix avec l'Autriche par l'armistice de Villafranca, le 9 juillet. L'empereur d'Autriche acceptait d'abandonner la Lombardie, de rendre la Toscane et Modène à leurs précédents ducs ; le Pape devait recevoir la Romagne ; Venise et les forteresses du Quadrilatère resteraient possessions de l'Autriche ; et enfin, puisque tous les tyrans, usurpateurs et dictateurs, grands ou petits, éprouvent toujours le besoin de proclamer que leur cause est bénie, les deux empereurs s'engageaient à travailler à l'établissement d'une fédération italienne sous la présidence du Pape.

Cavour, Garibaldi, le roi Victor-Emmanuel et les républicains italiens furent stupéfaits de ce coup inattendu. Cavour se retira, le cœur brisé ; mais il apparut bientôt que l'Italie n'avait aucune intention de rester tranquillement sous la tutelle de deux empereurs, quelque éminents qu'ils fussent, ou de permettre que des interventionnistes règlent son destin. Si jamais fut prouvée la vérité du proverbe « A quelque chose malheur est bon », ce fut pour Cavour en 1858, quand en défi à Villafranca s'éleva le cri : « L'Italie se fera par elle-même ! »

Les événements concoururent en faveur des patriotes. Cavour reprit son poste en janvier 1860. En livrant Nice et la Savoie à la France malgré le mécontentement de ses compatriotes (et en particulier de Garibaldi qui ne lui pardonna jamais vraiment), il se concilia la bienveillance de Napoléon et la promesse de l'acceptation par celui-ci du résultat d'un plébiscite dans les quatre Etats centraux de Toscane, Modène,

Extrait de la publication

Romagne et Parme en vue de leur union au Piémont. Car l'Empereur voyait clairement que seule la force armée pouvait empêcher ces Etats de se joindre au Piémont, et il lui semblait que c'était le moindre de deux maux que d'acquiescer au partage des Etats de l'Eglise et de courir le risque de s'aliéner partout les partis cléricaux plutôt que de lâcher la bride à la révolution en Italie.

Mais, tout en saisissant parfaitement la situation, Napoléon se rendait compte que ce serait une autre affaire de l'expliquer au parti catholique et qu'il lui faudrait avancer avec une extrême prudence s'il ne voulait pas perdre sa faveur ; car, il ne le savait que trop bien, son accession au pouvoir comme dictateur de la France était due, pour une large part, au soutien de ce parti. Pour préparer, donc, l'opinion publique — et particulièrement les catholiques — en France, à cette seconde volte-face, il fit paraître, sous la signature de son ministre La Guéronnière, un manifeste (« ce ballon d'essai », comme dit Dumas) intitulé « Le Pape et le Congrès », dont la substance était que, vu la situation explosive qui régnait en Italie et dont la papauté n'était pas peu responsable, le Pape devait se résigner à la perte de la plus grande partie de ses territoires et se contenter de Rome. La France avait fait tout ce qu'elle pouvait pour le Saint-Siège, mais il ne lui appartenait pas d'imposer par la force au peuple italien une politique étrangère.

L'opuscule fut partout accueilli avec enthousiasme par les libéraux et les non-catholiques et

attaqué avec amertume par les catholiques. Le Pape lui-même fut furieux et, aiguillonné par son principal conseiller, l'archi-jésuite millionnaire Antonelli, se retourna contre l'empereur français, car il voyait clairement que son pouvoir temporel était menacé. Dans le monde entier, les catholiques se levèrent pour sa défense. En France, celle-ci fut menée par le célèbre évêque Dupanloup, dont la protestation éloquente mais partiale et souvent controuvée parut dans la presse française au début de 1860. Ce fut en réponse à cette protestation que Dumas publia son propre manifeste, Le Pape devant les Evangiles.

Mais poursuivons le cours des événements historiques. Louis-Napoléon resta sans pouvoir devant l'élan de l'histoire. Le plébiscite organisé dans les quatre Etats centraux aboutit à un vote écrasant en faveur de l'union avec le Piémont. Mais, indifférents à ce désir exprimé sans équivoque par la majorité et ignorants des misères et des atrocités subies par le peuple italien sous le mauvais gouvernement papal, les catholiques et les aventuriers de la réaction, qui ne voyaient que la tête de leur Eglise assiégée et menacée, s'assemblèrent partout pour sa défense. Une armée de volontaires fut levée, qui, jointe aux forces françaises de Rome et aux armées austro-bourboniennes, constitua une sérieuse menace pour la cause des patriotes. Comprenant la situation, Garibaldi rechercha le secours et l'autorité du roi Victor-Emmanuel et de Cavour pour prendre la tête de la révolte qui avait éclaté en Sicile au mois d'avril. Avec ou sans cette

Extrait de la publication

aide et cette autorité, il s'embarqua avec ses « Mille » à Gênes le 5 mai et fit de l'histoire. En six semaines, il avait conquis la Sicile. Ayant traversé le détroit de Messine en août, il marcha sur Naples.

Cavour, afin de prendre les devants sur Garibaldi et de prévenir la destruction complète de la papauté, intervint alors. Il ordonna à Antonelli de disperser ses « aventuriers » papaux et, sur son refus, commanda à l'armée italienne de franchir la frontière des Etats de l'Eglise. En dépit de la bénédiction donnée par le Pape, le général Lamoricière et son armée furent complètement défaits à la bataille de Castelfidardo. Un mois après, tous les Etats de l'Eglise, à l'exception des environs immédiats de Rome connus sous le nom de « Patrimoine de saint Pierre », étaient aux mains du gouvernement italien.

Le 8 novembre, Victor-Emmanuel et Garibaldi firent côte à côte une entrée triomphale à Naples.

Le 17 mars 1861, le Parlement proclama le nouveau Royaume d'Italie.

Le 6 juin, Cavour, épuisé, mourut.

Garibaldi se retira dans son île de Caprera.

Mais l'Italie unifiée n'était plus un rêve mazzinien, et le pouvoir temporel était brisé.

⁂

Quelle est la position de Dumas dans tout cela, et quelles furent ses relations avec Garibaldi et l'Italie ? pourrait-on se demander. Pour

Extrait de la publication

qui a lu Les Garibaldiens [1], *la réponse est claire; mais, nombreux étant ceux qui ne l'ont pas lu, mieux vaut donner l'histoire complète.*

Dumas avait toujours admiré Garibaldi. Dès 1850, il avait payé son tribut à Garibaldi en écrivant ce fameux ouvrage, Montevideo ou une nouvelle Troie [2], *qui racontait les années de révolution en Amérique du Sud et qu'il avait dédié « Aux héroïques défenseurs de Montevideo ». Puis, ayant appris en janvier 1860 que Garibaldi se trouvait à Turin, il s'y rendit pour le rencontrer. Les deux hommes ressentirent une mutuelle sympathie et se lièrent aussitôt d'amitié; Garibaldi autorisa Dumas à utiliser son propre manuscrit pour publier une édition de ses Mémoires* [3]. *Celle-ci fut prête à paraître en mai. Enthousiasmé par la simplicité d'âme, la probité d'esprit et l'enthousiasme révolutionnaire du soldat, Dumas s'engagea à l'aider au maximum de ses capacités en paroles et en actes, tandis que Garibaldi lui promettait de lui « faire signe » quand il sentirait que l'écrivain pourrait être utile à sa cause.*

Ce « signe » ne tarda pas à venir. Le 9 mai, Dumas et son petit équipage partirent de Marseille à bord de la goélette Emma *pour un voyage en Proche-Orient, déjà par deux fois remis. Mais ce pèlerinage depuis longtemps*

1. Edition originale: Lévy, 1 vol., 1861. Celle-ci, cependant, était loin d'être complète. Le texte complet parut, sous le titre de *Une odyssée en 1860,* dans le Journal de Dumas *Le Monte-Cristo* en 1862.

2. Edition originale et unique: Chaix et Cie, Paris, 1850.

3. Edition originale: Lévy, 2 vol., 1860.

désiré ne devait jamais se faire ; car, ayant relâché à Palerme le 18, Dumas apprit l'expédition sicilienne de Garibaldi. Le 28, il reçut le « signe » promis. Ce fut un télégramme personnel de Garibaldi, ainsi libellé : Ralliez-vous au canon. *Dumas répondit aussitôt à l'appel, sacrifia la croisière projetée, se sépara de la plupart de ses compagnons et se jeta dans la campagne de Garibaldi.*

Etant sur place, au beau milieu des événements, connaissant les principaux protagonistes du drame prodigieux qui devait faire de l'Italie une seule nation unie, Dumas put donner des faits un récit non seulement vivant et dramatique, mais de première main et véridique. Les Garibaldiens, *l'un de ses meilleurs livres, a une valeur littéraire et historique à la fois.*

Quand donc, installé, après le succès de la campagne de Garibaldi, au palais Chiatamone à Naples, où il continuait à servir la cause révolutionnaire, en écrivant articles et livres et en publiant tout seul son journal L'Indipendente, *il lut la brochure de Dupanloup défendant la cause de la papauté et attaquant Garibaldi, Victor-Emmanuel et la politique française, il était naturel qu'il se jetât dans la mêlée. Ce qui peut cependant surprendre un peu, c'est que, catholique lui-même, il attaquât non seulement le parti clérical du moment (les grossières erreurs de gouvernement de celui-ci lui avaient aliéné bien des catholiques d'esprit libéral), mais aussi la racine même de la papauté. Tout ce que l'on peut supposer, c'est que, mis à l'index par Grégoire XVI et Pie IX pour bien peu de chose,*

Extrait de la publication

il en était venu à la conclusion que, damné pour damné, autant valait que ce fût pour une cause utile... Sans doute les catholiques s'en offenseraient-ils ; mais ils devraient se rappeler que, dans cet assaut pénétrant, amer et impétueux contre la papauté telle qu'il la connaissait, Dumas n'attaquait pas le catholicisme romain en soi, comme devaient le faire plus tard Wells et d'autres. Il insistait simplement sur le fait que l'édifice papal du pouvoir temporel était dressé sur des prémisses fausses, et il répétait que plus tôt il serait balayé, plus tôt on reviendrait à la simplicité originelle de l'enseignement et des préceptes du Christ, plus grande serait l'influence du catholicisme pour le bien de l'humanité.

Il peut être intéressant de noter que George Sand et Victor Hugo soutinrent tous deux, par l'écrit et par la parole, la cause de Garibaldi dans sa lutte contre François II et la papauté. Dumas, Sand, Hugo ! Une brillante ligne d'avants, deux piliers et un talonneur, dans le combat pour la liberté.

A. CRAIG-BELL.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ALEXANDRE DUMAS

LE PAPE DEVANT LES ÉVANGILES

Ce volume d'Alexandre Dumas (le père) est pratiquement inédit. Il fut publié à Naples en 1861 et n'eut qu'une édition. C'est un écrit d'actualité, un pamphlet, mais d'un ton si vif et si gaillard, d'une si grande justesse dans le raisonnement, d'une générosité si incontestable dans l'intention, qu'il dépasse le cadre d'une polémique religieuse sous le Second Empire. Cette œuvre de circonstance, par la vertu du grand écrivain qui la composa, accomplit le miracle de passionner son lecteur tout comme s'il était contemporain des événements qui en font la matière.

C'est que le thème de Dumas, s'il est politiquement dépassé, reste toujours actuel sur le plan moral. Il s'agit du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel du pape. Dumas répond à Mgr Dupanloup, fougueux défenseur des vieux privilèges de l'Eglise, en défenseur non moins fougueux des idées nouvelles, du libéralisme, de la liberté. C'était pourtant un catholique sincère. Mais c'était avant tout un écrivain très intelligent et un homme juste.

Le volume est précédé d'une vaste introduction de A. Craig Bell qui replace le texte de Dumas dans son contexte historique.

nrf

6,50 NF + t. l.

Extrait de la publication